

Le chef de bande

Autor(en): **Milandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 41

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219804>

Nutzungsbedingungen

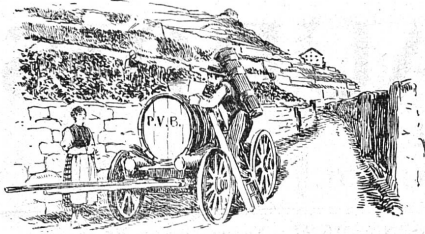
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LE CHEF DE BANDE

LE soir, il est rentré vers les six heures chez lui ; il s'est assis à son bureau et, attirant à lui une feuille de papier bien réglée et margée, il a dressé sa « liste »... liste des heures, des journées, des noms. Car les vendanges sont terminées, l'heure est venue de régler les comptes.

Lui, ce n'est pas le « patron », c'est le « chef de bande », « Monsieur le Directeur », comme on dit. Il est à la tête des vingt-cinq vendangeurs et vendangeuses qui cette année, ont fait la récolte des vignes du domaine ; il règne sur les brantards, sur les mouchoirs rouges, sur les têtes brunes et blondes, sur les seilles, les paniers, les baquets. Il est grand et fort, assez âgé pour qu'on le respecte, assez jeune pour suivre sans fatigue et sans lassitude, pas à pas, la « bande ». Il a un panier à la main, il grappille, il a un bonnet bleu et un dahlia à la boutonnière. A neuf heures et à quatre heures, il donne un coup de sifflet pour la halte. Il prend le pain avec la troupe. Une demi-heure après, il siffle de nouveau : « En route !... » Et dans les ceps jauniss, enfin éclairés d'un tardif et merveilleux soleil, le chef de bande reprend sa place.

Du bas de la vigne, on entend sa voix bien timbrée :

— Hé brantard, ici une seille pleine !...
— Ernest, tu ferais mieux de ne pas tant babiller et d'avancer tes rangs !
— Et toi, petite, donne-moi ta place un moment que je fasse un peu d'avance à ta raie...
— Si on en chantait une, jeunesse ?
— Madame Claire, méfiez-vous ! Voilà un bien beau grappillon...
— Eh mon té ! mademoiselle Anette, toute une souche que vous avez oubliée...
Et ainsi de suite.

Il note son monde, il est, pendant ces jours de vendanges, l'homme de la vigne. Il maintient l'ordre, le bon esprit, la gaieté, l'entrain, il veille au travail, et aussi à la joie.

Le « patron », lui, charrie les gerles sur les longs « brecets ». On entend sa voix, on le voit arriver, debout sur le char. Il dit un mot ici et là ; aidé du brantard, il charge les gerles pleines et repart pour le pressoir. Il est tranquille sur ce qui se passe à la vigne en son absence : n'a-t-il pas son « chef de bande » ?

Vers midi, le brouillard s'est levé, le ciel est devenu bleu. Au bas de la vigne, les pierres plates du muret se sont tiédies au soleil et les bois roux, tout près, ont semblé descendre la côte, à la rencontre des ceps jauniss...

Ah ! ce matin, dans le brouillard, comme la vigne était mouillée ! Tous les « doubles » qu'on avait mis pour se garantir de cette rosée glaciale étaient percés en un rien de temps : bas de laine, guêtres, pantalons en drap de Berne, jupe de milaine prenaient l'eau et s'alourdissaient. Aux « neuf heures », il fallut faire un feu de souches et se sécher autant que possible.

Lui, le chef de bande, il était plus trempé encore que les autres, mais qu'importe ? Il faut prendre le temps comme il vient ! et puis... c'est le dernier jours des vendanges.

Ce soir, sa liste de journées en poche, le « chef de bande » est descendu jusqu'à la maison du « patron », au bas du village, de son pas égal, à peine un peu ralenti par la fatigue de ce temps de vendanges.

Et maintenant, ayant débouché une bonne

bouteille de ce « thé d'octobre » si cher aux Vaudois, les deux hommes causent.

De quoi ? De la récolte, naturellement, de la vigne, de la culture, du moût, du vin, des prix, de cet art du vigneron ancien comme Noë, et aussi des méthodes nouvelles, des bouillies bordelaises et des poudres cupriques, du mildiou et de l'oidium du plant du pays et de l'américain.

Leurs phrases sont courtes et hâchées comme doivent être celles qu'échangent des généraux au soir d'une bataille.

— Et alors, le moût ?
— ... Un franc quarante.
— Et combien de gerles cette année ?
— Nonante-neuf.

Un silence tombe, puis le chef constate, à mi-voix :

— Oui, l'année dernière, on avait fait passer cinq cents gerles au même vignoble. Ça fait que les frais de culture ?...

— Une fois qu'on aura tout vendu, il faudra encore y mettre de sa poche.

Encore un silence, et puis :

— Oui... faut espérer que l'année prochaine, ça ira mieux !

... Et c'est là la phrase de philosophie et de soumission de tous nos vignerons cette année. « Faut espérer que l'année prochaine, ça ira mieux ! »

Pas de révolte, on accepte en silence la mauvaise récolte, tant de travail perdu, tant de fatigues, tant de labeurs qui ont courbé les échine... pour si peu ! Nos vignerons sont tenaces et courageux, cela leur est déjà arrivé si souvent de travailler pour rien qu'ils ne s'en étonnent pas. Sitôt la dernière gerle versée sur le pressoir, on reprend courage et dès demain, on recommencera la longue suite des travaux patients, pour la prochaine récolte.

Il se fait tard. Le chef de bande a regagné sa maison : finies une fois de plus, les vendanges ! La dernière chanson du brantard Jean s'est éteinte. Les ceps dépouillés sont restés seuls dans la brume qui monte dans la nuit, dans l'automne qui déjà s'en va. Seilles et serpettes, brantes, gerles, brecets, tout va dormir jusqu'à l'année prochaine...

« Adieu paniers... vendanges sont faites ! »

(Journal d'Yverdon). Milandre.

SOUVENIRS LOINTAINS

LES journaux annoncent la venue très prochaine, en Suisse romande, de M. Ferdinand Buisson, qui fera des conférences à Martigny, Lausanne (lundi), Genève et Neuchâtel, où il enseigna. A ce propos, un de nos lecteurs nous adresse les lignes que voici :

Ferdinand Buisson est bien connu des vieux Lausannois. Il fit grand bruit, lorsque, professeur à l'Académie de Neuchâtel, il vint, en 1868, répéter à Lausanne la conférence qu'il venait de faire dans la première de ces villes, sous ce titre : « Une réforme urgente dans l'enseignement primaire. » Il s'attaquait surtout à l'histoire sainte, dont il critiquait l'effet moral dans l'école. C'était, au fond, une première apparition chez nous du Christianisme libéral, qui divisait depuis des années les églises protestantes de France. Théologiens, pasteurs et fidèles de la vieille croyance s'inquiétèrent de cette attaque directe. Il y eut une pluie de brochures à Neuchâtel, à Genève, à Lausanne. Dans cette dernière ville, nationaux et libristes s'accordèrent pour confier au professeur Samuel Chappuis, de la Faculté libre, le soin de donner la réplique à M. Buisson. Cet homme modeste vivait ignoré de la masse ; il était connu pour son grand savoir dans le monde théologique. Sa conférence fut l'une des plus belles manifestations de ce temps-là. Un mot de Louis Ruchonnet résume l'impression que les faits et les arguments présentés par Samuel Chappuis, fit sur l'auditoire de choix qui remplissait la grande salle de l'ancien Casino : « C'est irréfutable », dit-il à

Louis Monnet, en lui serrant la main, au sortir de la salle. Ferdinand Buisson était présent. La sincérité et la droiture dont il a fait preuve toute sa vie, ont dû lui faire avouer que, dans ce petit Pays de Vaud, il venait de trouver son maître. Toujours est-il que, lorsqu'il revint plus tard faire une conférence sur « La séparation des églises et de l'Etat », il se montra plus prudent ; il fit des concessions, si bien qu'un des membres du Comité qui l'avait appelé à Lausanne, l'admonesta à Beau-Séjour, après la séance, lui reprochant l'avoir osé « toucher à Voltaire ! ».

Ferdinand Buisson a 84 ans. Il est resté toute sa vie fidèle à ses idées avancées, sans tomber dans les exagérations communardes, ou communistes ; on doit s'incliner devant cette solidité et cette unité de convictions, à une époque où tant d'hommes politiques évoluent si facilement, prêchant successivement les doctrines du socialisme extrême et les maximes racornies des vieux hommes d'Etat.

Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, en 1871, fit de Buisson un inspecteur scolaire. En 1879, Jules Ferry l'appela dans son ministère comme directeur de l'Instruction primaire, fonctions qu'il a remplies jusqu'au moment où, sauf erreur, ayant pris la défense de Dreyfus, il fut déplacé.

Ferdinand Buisson était au Congrès de la Paix, à Lausanne, en septembre 1869. A côté de Victor Hugo, Jules Ferry, Gustave Chaudey, il se distingua par son éloquence. Tout le monde parla de son discours, où il prêchait simplement la paix, tandis que de futurs communards et autres énergumènes, voulaient une grande guerre préalable ou une bonne lessive sociale. Notre Louis Favrat donna à cette occasion au Conteur un article en patois dont on parle encore. Voici comment il s'exprimait, dans son bon sens vaudois, à l'égard de ces énergumènes et aussi de Ferdinand Buisson : *Quien trafi, quienna via ! ma fai, din cliiau moment, diable la paix que fasan, l'étaï bau et bin la dierra dau Casino... Mâ quand fasan la paix, l'étaï toparai dé biau. Lai yen avai yon, on petit minçolet, que lai diant Bosson, que fesai tan biau ourre. Crayon pas que sai on menistre ci z'inquié, pridze trau bin. Diant que lè on régent dé pé Noutzati. Bailleré gros po savai mena la leingua coumeint stu l'homme.* B.

HAIE ET MUR

La haie est une guirlande embaumée qui répand ses parfums et sa fraîcheur sur le chemin qu'elle accompagne ; c'est une cloison vivante où le printemps écrit sa venue en traits verdoyants et fleuris, où la fauvette chante et fait son nid dans les massifs de l'aubépine ; où l'abeille bourdonne, se pose et butine dans l'églantier ; où la rosée suspend ses gouttelettes qui scintillent aux feux du matin, où les lisérons s'élèvent, entourant de leurs élégantes spirales les branches flexibles du buisson ; où l'automne jette ses teintes dorées qu'empourprent les rayons du soleil.

La haie alors est un charme ajouté aux paysages, et loin de les voiler, elle les complète et les anime ; des baies rouges, noirs, jaunes viennent s'y offrir aux oiseaux pour les nourrir durant les longs hivers, et le pauvre campagnard trouve dans ses branches sèches, brisées par l'aquilon, un aliment pour son modeste foyer ; puis quand l'automne l'a dépouillée des attraites de la belle saison, elle laisse voir au loin les aspects variés des campagnes assombries, et les sévères perspectives d'un sol couvert de frimas, blanchi de neige ou de givre.

Mais la haie ne réjouit pas seulement les yeux, elle se recommande encore par des avantages plus réels ; les arbres auxquels elle s'allie si bien donnent leurs fruits aux agriculteurs ; en laissant l'air circuler autour de ses branches, elle contribue à bannir des routes les flaque d'eau croupissante et l'humidité qui les détériorent et les rendent si désagréables aux piétons ; enfin c'est une clôture qu'on maintient à la hauteur qu'on désire et qui ne déroge à la vue que ce qu'on veut bien lui cacher.